

C.R.A.Z.Y. Nous/Nu [1]

Chantal Nadeau

Introduction

Le film *C.R.A.Z.Y.* (Jean-Marc Vallée, 2005, 129 min), la minisérie *Histoire de famille* [2], la Commission Bouchard-Taylor... les sagas médiatiques familiales qui nourrissent le Québec culture récemment (voire le Québec inc.) pullulent. Entre les forums publics et les œuvres de fiction, le Québec culture se moule aux effets collatéraux de la guerre fédérale-provinciale, du déclin de l'option souverainiste, des déchirements de la famille péquiste, du virage bleu conservateur de la province *sensa* Montréal, tout cela alors que le mariage gay caracole *from coast to coast*, et qu'enfin, l'indice de fertilité de la province reprend du poil de la bête (1.6 % versus 1.45%). Le Québec s'aime envers et contre tous. Il forme une famille forte, unie, au dessus de tout soupçon raciste ou homophobe. Le rapport final de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles (AKA Commission Bouchard-Taylor) nous l'affirme haut et fort,[3] *C.R.A.Z.Y.* nous le chante, *Histoire de Famille*, l'autre épopée fantastique familiale nationale itou. En bout de course, le Québec pure laine s'en sort somme toute bien, avec à peine une toute petite tonte cosmétique post-raisonnable, mais oh combien accommodante.

Si la dramatique familo-nationaliste apparaît depuis nombre de décennies comme l'assise d'un imaginaire culturel québécois macho et nostalgique dans la tradition des *Plouffe*, l'articulation famille et homosexualité comme point d'ancrage de la genèse du nationalisme moderne québécois, c'est-à-dire post Révolution tranquille telle qu'elle transparait dans des œuvres comme *C.R.A.Z.Y.*, mais aussi à travers des moments de performances démocratiques comme la loi 32, première loi au Québec légalisant les unions en partenaires de même sexe (1999) ou encore la loi 84 sur l'union civile permet de réinterroger les points de rencontre et de rupture entre corps sexué et corps nation. Ces points de frictions constituent ici les prémisses de ma réflexion sur le nous nu québécois, sur ce nous performatif, profondément ancré dans une romance

nationaliste où religion, famille et (homo)sexualité constituent le triangle amoureux autour duquel gravite les paradoxes d'identité, de souveraineté, de désir, ici transmuté en droit de passage.

Ma réflexion critique s'inscrit dans une conjoncture particulière et possiblement unique qui a en quelque sorte balisé la sortie du film *C.R.A.Z.Y.* en 2005: celle de l'élection surprise, le 15 novembre 2005, suivie par la démission houleuse et soudaine, en mai 2007, d'un chef gay à la tête d'un parti souverainiste. La montée en étoile filante et la chute tout aussi vertigineuse d'André Boisclair s'est produite dans le sillage d'une « visibilité » médiatique sans précédent du couple « queer et nation ». À l'aube de la reconnaissance constitutionnelle du mariage entre conjoints de même sexe (2005), la tiédeur souverainiste du chef du Parti Québécois de même que le désaveu nationaliste, suivi très vite par une expiation et rédemption publique, de deux figures de proue du Québec culture, Robert Lepage et Michel Tremblay, ont cimenté par un étrange détour un crazy nous *aussi* queer, une mouvance que *C.R.A.Z.Y.* en tant que roman familial a tracé dans le paysage discursif cinématographique québécois. Le déploiement populaire et médiatique de ces drames familiaux sert ici de rampe de lancement pour réfléchir sur les liens intimes entre nationalisme et homosexualité, ou devrais-je dire sur la proximité de l'espace public homosexuel et du nationalisme souverainiste. Mon propos s'inscrit donc dans une conversation publique sur le droit, la sexualité et la nation (souveraine) à l'heure justement où le roman queer familial se fait droit nu.

Romance nationaliste

Qui dit les mots famille, religion et (homo)sexualité dit aussi dissonances publiques. En exergue de l'épopée romanesque, voire mystique de Zachary dans *C.R.A.Z.Y.*, la grande famille souverainiste a aussi ses « fous » de la nation. Le procès vitriol et sans appel qu'a fait Victor-Lévy Beaulieu aux gays savants tels Michel Tremblay et Robert Lepage lorsqu'ils ont confessé publiquement leur « doute » face au projet national[4], ou encore la profession de foi nationale maladroitement proclamée par le mal aimé chef déchu du Parti québécois André Boisclair fagoté en cowboy fringant de service[5] a permis d'arrimer le discours national à la

sexualité, révélant un *crazy* nous, certes, mais un *crazy* nous somme toute normal, naturalisant, désespérément *humain*, un nous *nu*. En fait, toute cette trame discursive intra-extra filmique autour/sur la voix des queers dans *the making of the nation* consolide une culture du nous de droit, celle qui nourrit la filière de l'appartenance au sang familial, au sang national.

De *C.R.A.Z.Y.* à l'autofiction des Tremblay, Lepage et Boisclair les rapports entre sexualité et nation sont solidement arrimés à une héroïque romance familiale, une histoire impossible et virtuelle avec la non-nation et ses ruptures amoureuses, ses espoirs et désirs déçus et ses fils manqués. *C.R.A.Z.Y.* nous, c'est un Québec fou des ses enfants (le slogan/rapport pondu par le père psychologue Camil Bouchard dans les années 90) avant l'heure, même s'ils sont fils à mort et pour l'éternité. *C.R.A.Z.Y.* nous c'est donc un peu beaucoup l'attendrissement volontaire devant un Jésus bien de chez nous, Zachary né le 25 décembre 1960; mais *C.R.A.Z.Y.* c'est aussi le fantasme de la trinité moderne (et non contemporaine) qui prône la réconciliation identitaire originelle : Q comme Québec + Q comme queer + Q comme quête. Pour paraphraser le philosophe italien Giorgio Agamben dans *Homo Sacer*, le nous souverain, celui incarné par Zac, expose le nous nu, un qui enfin reconnu s'efface pour préserver l'ordre des choses, soit le droit zéro de vie et de mort, le droit du sang salvateur, celui du sexe et du genre triomphants, celui de la peau qui éblouit par sa blancheur immaculée[6].

Est-ce que la référence *queer* au Québec est devenue le motus operandi d'une romance nationale? La question vient brouiller du moins en surface l'intelligibilité des frontières entre fiction et réalité, homme et femme, *conformiste* et *queer*, entre nous univoque et un nu sans droit. L'objectif de cet essai n'est pas tant de procurer une réponse unilatérale à cette non-question, mais plutôt proposer de situer *C.R.A.Z.Y.* comme une révision de la genèse nationaliste. Avec comme trame de fond un fils gai de famille moyenne (Zac, interprété par Marc-André Grondin), une famille bien sur toute Québécoise urbaine – les Beaulieu[7] – avec ses cinq *C.R.A.Z.Y.* (Christian, Raymond, Antoine, Zac et Yvan) gars, une mère dévote et protectrice (Danielle Proulx), un père sibyllin qui carbure à Patsy Cline et aux Chrysler Cordoba (Michel Côté), l'histoire de Zac c'est d'abord celle du droit nu, du sacrifice ultime, de la

promesse de vie et de mort entre un père et son fils, du temps qui tue, qui renoue, mais qui jamais ne trahit l'amour zéro : celui du lien organique au père, à la nation. *C.R.A.Z.Y.* conforte en ce sens le nous référent, celui qui domine, celui qui fait loi : le nous québécois, celui qui pose l'ethnicité comme une tache aveugle (celle sur soi) et une l'autre comme un écho vide, une voix sans corps, un murmure qui sonne bien, mais qui demeure lointain. *C.R.A.Z.Y.* rend atemporel le nous du Québec PQ, et cette atemporalité constitue la force même de son discours inclusif, celui du fif fils de la nation. *C.R.A.Z.Y.* nous, mais aussi nu, car, lavé de tout soupçon, donc matière, chair et sang que l'on peut sacrifier.

La Gay famille ou Queer nu

Dans *Homo Sacer*, Agamben nous rappelle que les droits (human rights) ont très peu à voir avec les idéaux de liberté et d'émancipation. Pour lui, ce qui marque la vie nue, cette « (...) vie tuable et non sacrificable de l'homo sacer », c'est ce par quoi toute vie humaine est incluse dans la vie juridique de par son exclusion. Ainsi, la notion de droit participerait davantage d'une articulation entre la vie nue et la vie organisée, forme incandescente de la biopolitique de Foucault.

Le droit nu – sorte de pendant public de la vie nue – c'est le désir souverain d'imaginer l'humain hors du sujet, hors d'un nous gouvernant ; en fait, il s'agit de définir une sorte d'être zéro (une forme de vie nue), dont le caractère sacré (puisque hors référence) en fait justement un être sacrificable. C'est-à-dire qu'en reconnaissant un caractère sacré à l'Autre, on l'exclut, le dépouille de tout droit, et cet Autre, l'*homo sacer* (ici Zac), existe avec comme seule fonction de préserver l'ordre en place. Alors que de plus en plus la vie, elle, est devenue un fait, une référence clinique, le droit est devenu un véritable foyer de fantasmes, par lequel l'humain se réinvente, se met en scène, se donne vie, met en scène sa propre mort pour assurer sa pérennité, son statut immortel (d'où le Jésus-Zachary de *C.R.A.Z.Y.*) Dans le contexte québécois, cette pérennité est trop souvent discourue sinon mise à nu par le débat sur la souveraineté, une souveraineté dans laquelle l'hypothétique famille québécoise est soit un objet de culte ou de honte, un corps collectif qui a besoin d'un barrage légal impressionnant pour assurer sa propre identité, sinon sa souveraineté de sang. De la loi 101, cette évidence nue du

droit du pays fétus de se dire vivant, à la loi sur l'union civile, le Québec a su se doter au cours des années d'une batterie impressionnante de lois qui nourrissent le roman familial comme texte fondateur de souveraineté nationale et sexuelle, et du coup de la cellule familiale comme condition sine qua non du statut d'humain[8].

Ma réflexion critique est un peu beaucoup un vol et un traficotage de la lecture d'Agamben sur les rapports complexes et perversément intimes entre la vie, le droit et la polis. Ce que j'observe c'est que ce n'est pas la vie qui est tuable et insacriable, mais le droit, cette notion obscure qui permet tout et défend tout, qui définit ce qui est humain et non humain. En bref, je me sers de l'expression *droit nu* pour définir le rapport des gays et des lesbiennes à l'espace public: l'exclusion inclusive, celle qui se fait *de droit*, à défaut de se faire *de fait*.

Si chez Agamben la vie nue est ce qui reste du sujet dépourvu de droit, soumis à l'arbitraire, qu'est-ce que le droit nu peut nous dire de ce même sujet? Le droit nu se situe moins entre ce qui serait juste ou injuste, mais plutôt à cheval sur ce que l'on imagine du droit et ce que le droit imagine de l'individu. Qu'est-ce que le droit, lui qui régit la vie et la mort, peut bien pouvoir dire du roman queer familial? Et si, en fait, le roman queer familial était justement une forme de droit nu, dans lequel ce n'est pas la vie tuable et insacriable qui donne naissance à l'individu, mais plutôt sa forme violente: celle du sexe qui impose toujours quelque part que le droit n'est pas tant un droit qu'un statut. Le droit nu, ou ce que Jacques Derrida appellerait la force de loi[9], c'est la rencontre avec la violence, la violence de la norme, de la règle, qui se traduit souvent dans notre petit espace public comme celle de l'hétéronormativité. Le droit nu, cette quête de statut qui célèbre la mort de l'égalité, en fait, pour rejoindre celle de la vertu familiale, c'est d'abord celle d'un rapport particulier sinon méritoire à l'histoire, la démocratie et l'espace public qui se base sur un discours de minorité normale. Ce qui domine le droit nu c'est la quête pour la normalité, une normalité qui a trouvé un second souffle pour les gays et lesbiennes au Québec avec la reconnaissance constitutionnelle du mariage gai, la reconnaissance de l'homoparentalité, la reconnaissance des familles plurisexuelles, la reconnaissance que vaut mieux être queer, « coké » et souverainiste américain, qu'être tapette, millionnaire et/ou souverainiste

global [10]. Dans le curieux mariage de raison entre queers et nationalisme, on pardonne facilement les excès de normalité; moins les invasions barbares des voyous, ces queers qui se positionnent à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'ordre souverain, ces queers qui aiment mal la nation... et qui du coup questionnent la romance queer familiale.

C.R.A.Z.Y. famille

Le roman queer familial explose dans la réécriture *C.R.A.Z.Y.* de l'histoire *made in Québec*. Contrairement aux autres romances familiales aux dimensions nationales également primées et acclamées à coup de Génie et de Jutra telles *Maurice Richard* (Charles Binamé, 2005, 124 min ; 9 nominations au Jutra), *Aurore* (Luc Dionne, 2005 ; 5 nominations aux Jutra, 2 aux Génies), et *Séraphin : Un homme et son péché* (Charles Binamé, 2002), *C.R.A.Z.Y.*, le film de Jean-Marc Vallée, nous séduit d'abord parce que le Québec récent narré par Zac est d'abord un Québec moderne, celui façonné dans le sillage de l'Expo 67 et du grand dérangement banlieusard. À travers la petite histoire de *C.R.A.Z.Y.*, le roman queer familial entre par la grande porte du progrès et de la modernité, certes, mais une modernité toujours résolument arrimée à la tradition familiale.

Vallée a bien compris – et transposé historiquement – un débat central dans les démocraties occidentales aujourd'hui (que ce soit en France, aux Pays-Bas, au Danemark ou ici) : l'articulation entre modernité/progrès, droits des gays et nationalisme (ethnique et sexuel). Dans le Québec de *C.R.A.Z.Y.* l'homosexualité est une chose sacrée, réglée en famille (dixit le père, Antoine) résolument moderne, même non confessée. Ici, le Québec moderne et progressiste ce n'est plus l'apanage exclusif d'un Michel Tremblay, qui a mis en scène 15 belles-soeurs sur les planches d'un théâtre dirigé par un couple de lesbiennes par un bel été de l'année 1968[11]. C'est aussi le triomphe d'une famille de gars, imaginé et raconté par une tapette de banlieue en exil volontaire, qui préfère les paillettes de Ziggy Stardust à celle d'Elizabeth Taylor (dixit *Hosanna*). Zac, le fif, le queer, c'est en fait le Q du Québec: même normalement dysfonctionnels, les liens du sang signent, persistent et transcendent l'espace, de Montréal à Jérusalem, à la roulette à patates frites... De Maîtres chez nous, à un Québec fou de ses enfants,

C.R.A.Z.Y. bat au rythme des chicanes qui se répètent, mais qui inexistantes dépouillerait la famille de sa légitimité et de sa souveraineté morale. Ironiquement, la métaphore nationale/fédérale suinte tout au long du film : la haine entre les deux frères – le butch macho Raymond et le fif Zac – devient alors une lutte entre le mépris de l'un (Raymond) pour l'autre (Zac) et l'arrogance du petit face aux excès et ratées spectaculaires de son aîné. Mais plus encore : la lutte fratricide entre le fif et le butch macho trouve sa raison d'être dans la quête viscérale pour une reconnaissance unique, légitime, et souveraine par le *pater familias*. Être souverain, mais tout en étant un membre à part entière de la Sainte Famille : mon père mon héros, mon père mon ennemi, mon père mon ami. La page est tournée.

L'intelligence de Jean-Marc Vallée dans *C.R.A.Z.Y.* c'est d'offrir à la famille un voyage diplomatique en classe moyenne, scellant ainsi définitivement la romance entre le confort (familial) et la différence (sexuelle). La trame du film se construit sur le tryptique catholique : avec sa mystique christique (Zachary a des dons qu'il doit partager), son épopée rédemptrice et sa résurrection glorieuse. L'histoire de Zac est dramatiquement humaine de par son mimétisme catho-païenne. Alors que le triangle évoque davantage la "queerité" dans le paysage culturel contemporain, dans *C.R.A.Z.Y.* le triangle se fait violence et est de nouveau Trinité, soit vérité immortelle et atemporelle. La culturalisation de l'identité religieuse se fait ainsi sous le signe de la sexualité sacrifiée.

En ce sens, la romance queer familiale évoque ainsi pour moi un rapport brut au droit : c'est la violence même de se faire violence transversalement : soit par rapport à la sexualité – la confession publique – soit par rapport à un statut social – un état civil – soit par rapport enfin à un projet inachevé, celui de la souveraineté, du souverain, qui constitue pour moi l'essence même du roman queer. Être à la fois en dehors et en dedans de l'ordre juridique, voilà en fait le grand drame des gays et lesbiennes duquel se nourrit la romance queer familial.

Le Gay droit

Dans un texte intitulé « Colonizing Time and Space : Race and Romance in Brokeback Mountain », Martin F. Manalansan nous rappelle que pour Anthony Giddens, la romance est

d'abord une question de colonisation du temps, notamment celui du futur, une stratégie instrumentaliste réappropriée par les femmes pour s'arroger autonomie et contrôle dans un monde qui les marginalise[12]. La romance n'est pas un exutoire, mais plutôt un mécanisme qui trafique le temps, permettant en fait à l'impensable, l'immatériel de prendre chair et corps. Prenant à partie la conception étroite et universelle proposée par Giddens, Manalansan suggère quant à lui que la romance est d'abord un effet colonisant sur les sujets et ne saurait donc être comprise sans sa trace impériale originelle qui trahit « the subjugation of minoritized colored subjects and spaces » [13]. Selon Manalansan, la force et le pouvoir de la romance, c'est justement de suspendre les ruptures raciales et genrées en créant des sujets universels *en amour* qui transcendent les repères spatiaux, temporels et historiques. La romance donne ainsi l'impression de tromper les murs d'exclusion et d'intolérance, et le succès tant populaire que critique de *C.R.A.Z.Y.* en est un exemple marquant.

Au-delà, du mélange des corps, du croisement de genres et de discours, c'est la famille souveraine romantique qui s'impose de droit et de foi dans le film de Jean-Marc Vallée. Ce que je propose ici c'est une tentative de resituer la sensibilité nationaliste à la lumière d'une ouverture sur une sexualité non hétérosexuelle, mais qui néanmoins conforte une position traditionaliste de la cohésion familiale. Sans parler d'une logique de boys, le film de Vallée conforte néanmoins une construction genrée d'un devenir émancipateur où le droit du mâle s'impose en bout de course comme celui du droit nu, celui-là même qui fait renaître le projet impossible d'émancipation harmonieuse. Ainsi, *C.R.A.Z.Y.* participe d'une culture des droits, des droits comme une romance fantastique, merveilleuse, vraie, sur la quête souveraine, sur le désir et le droit de faire partie de l'histoire, avec ses héros, ses méchants, ses narrateurs et ses menteurs.

Je vois donc dans le déploiement d'une œuvre comme *C.R.A.Z.Y.* l'expression plutôt trouble non seulement de coloniser le temps, mais aussi le corps sujet, le corps non souverain, l'espace réel et virtuel de ce corps non réalisé. Si pour reprendre la formule de Robert Schwartzwald, on doit comprendre les rapports entre nationalisme et sexualité comme un symbole de peur et de panique face à la fédérastie

rampante[14], je dirais que la consécration populaire et critique de *C.R.A.Z.Y.* comme film genèse du Québec moderne insuffle un second souffle à la romance familiale comme lieu d'ancrage de l'identitaire nationale. La famille *C.R.A.Z.Y.* carbure à la testostérone tout sexe confondu, avec comme trame de fond le droit souverain du gay humain de faire partie de la nation.

Ce que les revendications du lobby gay et lesbien pour l'égalité exposent, c'est la consécration de la romance familiale comme rite de passage à la citoyenneté. En tentant de comprendre les droits des gays et lesbiennes comme un discours qui évoque une romance familiale, il s'agit en fait d'exposer les liens intimes entre, d'une part, sexualité et romance nationale et, d'autre part, entre droits et identité. En d'autres termes, qu'est-ce que le fait de dire que les droits des gais participent d'une culture romantique de la famille nous dit des gais et lesbiennes en soit? Qu'est-ce que cela nous dit d'une sexualité-statut, construite à même la famille comme lieu où le droit fait loi? En quoi la romance queer familiale au Québec s'inscrit-elle invariablement à la croisée de l'exclusion nationale et de l'inclusion sexuelle? Et de la nation non pas comme une communauté imaginée à la Anderson [15], mais réellement comme la forme la plus romantique du droit nu?

Il faut d'abord comprendre que toute quête identitaire au Québec est nécessairement articulée à celle de la famille souveraine, et que le débat sur la nation n'est pas externe aux revendications légales et sociales des gays et lesbiennes. La lutte pour les droits des gays et lesbiennes au Québec et au Canada depuis 10 ans s'articule justement à une construction romancée du sujet « queer » citoyen dans la culture des droits (humains). Être gay, lesbienne, queer made in Quebec est donc indissociable du pouvoir/désir de s'imaginer humain, d'une rhétorique qui vise à convaincre que les gays et lesbiennes sont humains donc qu'ils appartiennent de droit et non seulement de fait à la famille souveraine : soit la famille humaine reconnue, ici québécoise. Car si, en tant que matière vivante, nous appelons la vie, nous ne sommes pas nécessairement tous humains, c'est à dire québécois, n'est-ce pas? La Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles (CCPARDC) et son cirque démocratique n'ont pas été seulement un réquisitoire fascinant sur la famille élargie, mais

ont aussi permis de reconstituer une genèse familiale épique où tous et chacun ont voulu faire valoir le droit de s'imaginer majoritaires et humainement québécois.

De *C.R.A.Z.Y.* à la tête toute en cocaïne de Boisclair, aux doutes souverainistes de Lepage et Tremblay, en passant par le mariage gai, la sexualité queer s'impose comme une instance aisément sacrificable, c'est-à-dire comme le moment choisi où le droit en tant que droit est exposé à tous les fantasmes démocratiques. Comment donc le droit nu qui suppose un droit inaltérable, comment donc ce droit s'articule-t-il à l'espace politique merveilleux, c'est-à-dire celui de l'égalité souveraine? De cette culture de droit, surgit alors la romance familiale par excellence : celle des droits, droits à se dire humain, à se dire sujet de, à se dire souverain de. En fait, une de mes prémisses est de dire justement que le droit nu met au jour une des forces motrices de la culture de droit : il n'y a pas d'exclus en termes de droits, mais que des retardataires. Il n'y pas d'exclus en soit, que des exclus inclus.

La forme brute de roman queer familial repose bien sur le sacrosaint pouvoir d'une culture de droits. Droits à l'égalité, à l'homoparentalité, forme brute de la force de loi qui définit notre rapport à nous-mêmes. Ce qui me fascine dans cette course effrénée à la reconnaissance de la famille queer, c'est d'ailleurs ça : une obsession presque pathologique de se dire même. Au droit à la différence qui a marqué les grandes années de libération sexuelle, les récentes revendications pour les droits des gais et lesbiennes se sont plutôt arrimées à l'idée que les queers n'appartiennent pas tant à une minorité qu'à la famille humaine, donc, citoyenne, donc nationale. Du même souffle, la famille dite queer, celle qui fût longtemps paria du sacrement du mariage, réussit désormais à produire de beaux mariés et des enfants plus sains.

Ce n'est donc pas un hasard si l'union civile, votée au Québec en 2001, est, avant même d'être une loi qui garantit des droits et privilèges aux couples de même sexe, un mécanisme légal qui redéfinit les lois naturelles de la filiation. Les médias sympathiques n'ont pas manqué de relater et décrire les horreurs juridiques dont étaient victimes les familles homoparentales avant l'adoption de la loi. Que les couples non hétéros ne puissent pas se marier est une chose, mais que des parents et enfants nés dans des familles

homosexuelles ne puissent accéder au statut de famille reconnue par l'État est une autre chose. Socialement, politiquement et culturellement, le message est clair : si on peut tuer l'homosexualité, si on peut la condamner, socialement on ne peut sacrifier l'existence de la famille même dans sa forme perverse. En fait ce que le droit nu remet en question, dans l'exemple ci-haut, c'est ceci : l'idée qu'une société se fait de la famille comme vecteur de l'humanité prévaut au-delà de toute autre considération cosmétique sur le sexe des uns et la sexualité des autres.

L'union civile n'est évidemment pas le seul exemple de la gay famille. Par contre, c'est en recentrant le discours souverain sur la formule droit gai = droit familial que les queers ont été en mesure de se repositionner non plus comme minorités, mais comme humains sur l'échiquier des droits. Ce qui étonne dans tout ça, c'est que la poussée triomphante des droits des gais et lesbiennes au Québec ne s'est pas fait contre la famille et ses valeurs traditionnelles, mais avec elle. La romance familiale est devenue le véhicule par lequel le champ identitaire national et sexuel se donne un droit de vie publique. Si la petite et grande histoire de Parti Québécois et du mouvement souverainiste ont été façonnés par des héros (pères fondateurs?) gais (Pierre Vallières, Claude Charron, Pierre Bourgault, etc.), la profession de foi envers la famille souverainiste est plus que jamais le théâtre d'une querelle familiale où s'affrontent les traditions qui nous ont mis au monde et celles qui prétendent mettre la famille fédéraliste au ban.

Le droit d'être souverain devient en fait une histoire où la gay famille doit serrer les coudes. Et curieusement ici, la multitude familiale n'est plus permise, même en apparence. Il n'y a qu'un discours qui prévaut, comme si d'être queer et le désir d'être souverain ne savait être dissociés. En fait, il s'agit littéralement d'un plaidoyer pour l'intolérance envers quiconque ose défier la gravité de l'accès à la famille ultime.

Être queer au Québec, c'est faire partie de la famille souveraine tant au sens politique qu'au sens social. Être anormal (à la Foucault) [16] sert vite d'exutoire, comme la réplique perversément révélatrice d'un Victor-Lévy Beaulieu à un Tremblay souverainement mou l'a révélée. Si être modernes au Québec, c'est-à-dire symboliquement souverains

même dans son rapport à la sexualité, consiste à se donner un visage humain et familial en tant que queer, renier la famille souverainiste est par contre et définitivement *une affaire de fifs*. Au-delà de la guerre des mots annoncée entre cokes, fifs, soulards et compagnie, ce que je retiens du dernier exemple c'est d'abord une fascinante odyssée dans l'univers de la romance souverainiste et sexuelle: le face à face brutal entre ces deux univers évoque non seulement la guerre fratricide que se livrent hétéro héros de la famille nationaliste et queer souveraine, mais également la romance familiale que les exclus sexuels et les asservis fédéralistes souscrivent à la même lutte pour leur *droit nu*. Au calcul souverainiste des uns – l'égalité à tout prix – au calcul des autres – l'indépendance sans moumounerie – l'ombre de la famille minée mais triomphante se dessine. Le droit nu reprend ici ses titres de romance familiale et nationale : *C.R.A.Z.Y.* nous fait revisiter la trinité québécoise (sexualité, nation, famille) en circuit fermé. Ainsi, *C.R.A.Z.Y.*, loin d'en être un moment d'exception, s'impose comme un formidable exemple du paradoxe du nous nu : tuable, mais insacriable, préservant ainsi l'idée même d'un sauveur à l'identité Q.

Notes

[1] Une première ébauche des idées explorées dans cet essai a d'abord fait l'objet d'une communication intitulée « Le droit nu: le roman queer familial », présentée en ouverture au colloque interdisciplinaire *Approches du roman familial dans la littérature et la culture québécoises contemporaines*, qui a lieu à l'Université de Montréal les 27 et 28 avril 2006. Je tiens à remercier chaleureusement les organisatrices, Maïté Snauwaert et Catherine Mavrikakis, ainsi que le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) de m'avoir donné le prétexte idéal pour confronter *C.R.A.Z.Y.* et la sainte famille nationaliste.

[2] Télé-Québec, qui a diffusée la minisérie *Histoire de famille* telle que conçue à l'origine, soit en cinq épisodes d'une heure, relate les péripéties d'une famille pure laine dans le Québec de la Révolution tranquille. Des Jérolas à Beau Dommage, de Buddy Holly en passant par les Beatles, de l'arrivée au pouvoir de « l'Équipe du tonnerre » libérale à l'élection du Parti québécois en 1976, les personnages de la famille Gagné s'adaptent aux bouleversements profonds de leur société

québécoise sur fond d'un nationalisme souverainiste. *Histoire de famille* a aussi son couple de lesbiennes : des felquistes quand même...

[3] On peut consulter le rapport de la Commission à l'adresse suivante: <http://www.accommodements.gc.ca/index-en.html>

[4] Les confessions publiques de Lepage et Tremblay sur la pertinence du projet souverainiste ont suscité l'ire de Victor-Lévy Beaulieu qui, fidèle à lui-même, s'est lancé dans une tirade douteuse où le mépris et l'homophobie transparaissent sur les femmelettes nationales de toute espèce.

[5] Je fais bien sûr référence à l'apparition controversée d'André Boisclair dans un sketch des Justiciers masqués sur les rapports étroits, sinon douteux, entre Washington et Ottawa alors qu'il était encore en fonction. Dans une parodie-animation empruntant à *Brokeback Mountain* (Ang Lee) sur fond sonore musique porno à la Barry White des années 70, le sketch montre Bush and Harper dans leur plus simple appareil. Boisclair fait alors une apparition surprise dans la tente nuptiale et s'exclame en voyant Bush et Harper s'adonner à un frotti-frotta crème fouettée délirant : « Excusez-moi, messieurs, mais le Québec n'embarquera jamais là-dedans ». Le double-entendre et politique et sexuel n'a pas échappé aux commentateurs politiques et fait les choux gras de la presse. On peut voir le sketch sur You tube: <http://www.youtube.com/watch?v=vttnF8AvmlA>

[6] Giorgio Agamben, *Homo Sacer: Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil 1997.

[7] Pure coïncidence ou geste conscient? Les téléphages seront tentés d'associer le nom Beaulieu à la série culte des années 70 présentée par TVA (producteur de *C.R.A.Z.Y.*), *Le Clan Beaulieu*. La série s'inscrivait en continuité avec un autre grand succès populaire, *Les Berger*, saga familiale plus près du soap que du téléroman.

[8] Chantal Nadeau, « Sang-statut, sang-loi: le sang sans sexe (Notes sur l'union civile, les *queers* et l'état). » *Multitudes* 20 (Printemps 2005): 175-186.

[9] Jacques Derrida, « Force de Loi: Le 'Fondement Mystique de l'autorité'/Force of Law: The 'Mystical Foundation of Authority'. » *Cardozo Law Review* 11 (1990): 919-1039.

[10] Voir ma communication (non publiée) présentée à la conférence annuelle de l'American Studies Association à Washington en novembre 2005, "Queer the right(s) way."

[11] Michel Tremblay, *Les Belles-Soeurs*, pièce phare de l'auteur créée en 1968 et produite au Théâtre du Rideau Vert, dirigé alors par le couple Yvette Brind'Amour et Mercedes Palomino.

[12] Martin F. Manalansan IV, "Colonizing Time and Space: Race and Romance in Brokeback Mountain", *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies* 13(1): 97-100 (2007). Manalansan fait référence au texte de Giddens, *The Transformation of Intimacy: Sexuality, Love, and Eroticism in Modern Societies*, Stanford: Stanford University Press, 1992.

[13] Manalansan, « Colonizing Time and Space », p. 98

[14] Robert Schwartzwald, « Fear of Federasty: Quebec's Inverted Fictions. » In *Comparative American Identities: Race, Sex, and Nationality in the Modern Text*, pp. 175-195. (Hortense Spillers, ed.) New York: Routledge, 1991.

[15] Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983.

[16] Michel Foucault, « Il faut défendre la société ». *Cours au Collège de France, 1976*. Paris, Gallimard, Seuil, 1997.

Ouvrages cités

Giorgio Agamben, *Homo Sacer: Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil 1997.

Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983.

Jacques Derrida, « Force de Loi: Le 'Fondement Mystique de l'autorité'/Force of Law: The 'Mystical Foundation of Authority'. » *Cardozo Law Review* 11 (1990): 919-1039.

Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France, 1976*. Paris, Gallimard, Seuil, 1997.

Martin F. Manalansan IV, "Colonizing Time and Space: Race and Romance in *Brokeback Mountain*", *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies* 13(1): 97-100 (2007).

Chantal Nadeau, « Sang-statut, sang-loi: le sang sans sexe (Notes sur l'union civile, les *queers* et l'état). » *Multitudes* 20 (Printemps 2005): 175-186.

Robert Schwartzwald, « Fear of Federasty: Quebec's Inverted Fictions. » In *Comparative American Identities: Race, Sex, and Nationality in the Modern Text*, pp. 175-195.